

Gudrun

J'ai la tête au bord du trou, et je dégueule, et je dégueule – tout ce que j'ai avalé d'abord, et puis de l'humeur, et puis de l'humeur. Qu'il est froid, le bord de la cuvette blanche, qu'il est froid. Froid, et doux pourtant, et j'ai tout mon temps, pour dégueuler par spasmes durs les saloperies qu'on ingère de nos jours. Qu'on ingère tous les jours, ah ah ! mon corps se tord par saccades, il me propulse contre la cuvette comme un bélier aux cornes enroulées, j'assaille la forteresse lisse éclaboussée des morceaux de nourriture du râle qui tente de me plier comme un accordéon, comme une guirlande de papier, feuille sur feuille, des pieds à la tête. Et pour parfaire le tableau, je me vide par en bas, me couvre de pisse chaude, oh triste misère, ah il n'y a pas de honte à être malade ! Ah ah ! Quel dommage que je n'ai rien à chier. Mon cul pousse pourtant, impatient de participer à la fête – mais non, puni le cul aujourd'hui, puni le vilain petit cul, macache à chier !

On ne dit pas « J'ai la tête au bord du trou », on dit : « j'ai l'estomac au bord des lèvres ». Peu importe : je n'ai ni l'un ni l'autre. Non : je SUIS au bord des lèvres, pendu au-dessus de l'abîme, riboulant de vertige, je vais tomber, aaaaaaah, je vais tomber, retiens-moi, maîtresse, retiens-moi, sinon je vais te laisser tomber !

Car j'en ai marre, maîtresse, c'en est assez, je vais partir, pour toujours, pour de bon, et c'est pas le gros, derrière, qui me retiendra, moi je te le dis, il n'attend que ça, lui aussi, c'est pour ça qu'il pousse, et de tout son poids, le patapouf, j'ai beau freiner des quatre fers, ça sert à rien, tu m'as regardé, moi, le gringalet ?

Alors qu'avant, tu te souviens, on était bien copains ! Unis comme les doigts de la main. Lui derrière et moi devant, lui le gros et moi le petit, c'est moi Laurel, c'est toi Hardy... Mais à force de me pousser comme ça, il m'a fait sortir mon bout de nez – rond, rose, sensible comme une petite bouche pour faire des petits bisous au joli chauve à col roulé d'Antoine.

Aïe aïe aïe, ma mère, qué malheur ! Mais enfin, maîtresse, ressaisis-toi, le surmenage c'est pas la santé, ils t'ont menti ceux qui t'ont dit ça – et puis de toi à moi, tu sais bien que bosser, ça fait diversion, c'est se divertir de soi ! Et tous ceux-là qui te font trimer, quand tu seras partie, ils t'oublieront. Mais moi, quand je serai parti... Hein, moi... ?

T'occupe pas de toi, ok, mais au moins occupe-toi de moi, ton petit planqué qu'un doigt mouillé suffit

à faire sourire. Que tu sois en froid avec le gros, je dis pas, c'est vrai que c'est une tête de lard ! Mais moi....

Tu sais, si on s'en va, ça va faire un grand vide. C'est pas pour te faire peur, mais je sais pas si tu t'en remettras. T'auras beau noyer ton chagrin dans le boulot...

Allez maîtresse, sois douce, occupe-toi de nous, occupe-toi de moi. Je suis encore ton petit planqué d'amour ? Susurre-le moi...

Tu vois, le gros, pour bourru qu'il soit, eh bien, il partage tant ma peine, que sa gorge reste nouée : couic. Il est plus sec qu'une pierre, aride comme le désert. Et ne va pas me dire que ça t'arrange !

Oh misère de misère ! J'ai envie de m'évader, mais il fait si froid dehors. Je sens que tout ça va mal tourner, ils vont nous jeter aux chiens, tous ces chacals, comme de vulgaires viscères !

C'est lui Laurel, c'est moi Hardy, ti di di di di di di di di. Oh, je pleure, ma mie, je pleure mes épaisses larmes blanches tant que je le peux encore. Ne nous laisse pas tomber ! Ces larmes, tu me les reproches, larmes de crocodile, odorantes comme des hyènes, impures, impures, impures ! Qu'attends-tu pour nous enfermer dans la hutte sur pilotis, loin de tous ? Mais c'est toi, la hutte, maintenant, ronde sur tes deux jambes d'échalas, le ventre gonflé de rage rentrée, d'injustice étouffée, avec nous dedans, livrés à la tempête dans le chaudron des sorcières, à ta colère si mal dirigée ! Mais lève-toi bon dieu, pour de vrai, redresse ta colonne – écoute-la elle aussi, qui crie à l'infamie !

C'est que tu les trouves enviabiles, les autres, celles qui ont renoncé, qui ont laissé leurs comparses glisser entre leurs jambes, le gros sur les talons du petit ?! Le gros ne supporte pas la lumière du dehors, chasse-le à l'air libre et il se desséchera. Devient tout racorni. Se fend en deux comme une triste fève. Tu trouves que je suis plus beau à l'extérieur, nu comme un ver, affligé des deux moitiés de fève sèche, de mes deux pendeloques ; tu me trouves l'air plus noble, flanqué de mes deux girandoles qui ballottent sous la brise, quand tu deviens un homme, ma fille ?

Oh ma mie, entends donc raison, ne nous laisse pas filer, moi le col et lui l'utérus... Sans l'amande, le fruit est cuit !!!